

Après une semaine, Henri décida que Chuck devait prendre un repas chaud et rencontrer sa famille, « Il n'y avait qu'un seul problème, je ne pouvais toujours pas m'appuyer sur mon pied. Henri trouva la solution en me transportant, (93 kg !) pour traverser la rue Colà jusqu'à sa maison (au n° 70). J'ai alors rencontré la famille d'Henri, sa femme et son jeune fils. Ce que je me souviens du dîner, c'est que les pommes de terre n'avaient jamais eu un si bon goût. Après le dîner pour mieux se connaître, Henri me ramena dans ma cachette. »

Chuck a indiqué à la famille Cnudde où trouver son parachute. Le tissu pour les vêtements était recherché et la soie ferait des fines chemises.

Dans la conversation, il apprit que sa cachette était située dans une maison d'été réservée à quelques Parisiens. Henri Cnudde en était le gardien. Le village s'appelait Stamburges, en Belgique.

Henri lui a également appris que le sous-lieutenant Arthur Pickett et que les sergents George Carl Janser et Fred Mc Manus étaient morts. Le lieutenant Robert Grimes avait été blessé. Les sergents Harold Sheet et Robert Metlen étaient ensemble dans une ville à une certaine distance d'ici. Henri n'a pu donner aucune nouvelle de James Mc Elroy, Ted Kellers ou Jérôme Nawracaj*. En raison des blessures de Chuck, on ne parlait pas de lui faire rejoindre Grimes, Sheets et Metlen.

Lors d'une des dernières nuits de Chuck à Stamburges, Henri apporta de l'absinthe, une puissante liqueur, et lui a proposé de boire un verre. Ne sachant pas ce que c'était, Chuck a ressenti une sensation de chaleur, ce qui l'a rendu somnolant. Après avoir rappelé à Chuck de ne pas oublier de souffler la bougie, Henri partit.

Cette nuit-là, Chuck rêva que la bougie mesurait 2 m. Plusieurs fois, il essaya de l'escalader pour éteindre la flamme témoin qui brûlait comme une balise pour signaler aux Nazis qu'un Américain était là. Depuis il n'a plus touché à l'absinthe.

Chuck a passé environ quatre semaines, à partir du 20 octobre 1943, caché dans une chambre à l'étage de cette maison d'été à Stamburges, en Belgique.

Le concierge, Henri Cnudde, faisait partie de la Résistance belge.

Chuck ne pouvait pas être réuni avec ses membres d'équipage et n'a pu partir immédiatement vers la France et l'Espagne parce qu'il avait besoin de temps pour se remettre d'une hémorragie interne, d'un pied cassé, de douleurs au dos, ainsi que des brûlures sur le visage et les mains.

Photo d'Elizabeth Fricke.



* le mitrailleur gauche S/Sgt Jérôme Chester Nawracaj (qui aurait trouvé un vélo peu après son atterrissage, mais aurait été dénoncé le 21 octobre par une femme à laquelle il avait demandé son chemin. S'éloignant rapidement à vélo, il aurait été abattu, atteint au dos par des soldats allemands) et le mitrailleur arrière S/Sgt George Carl Janser, bloqué dans la queue de l'appareil qui se détache après une explosion. Avion écrasé en deux parties la queue à Hensies et la carlingue à Quevaucamps (Entité de Beloeil).

Chapitre 5

Ellezelles : mal déplacé ou oublié

Henri Cnudde apporta des vêtements civils un matin de fin novembre et dit à Chuck de se préparer. Il pouvait marcher maintenant, et « Comète », la résistance belge, devait commencer à le déplacer subrepticement à travers la Belgique vers la France. Les deux hommes ont attendu jusqu'à midi environ quand une Buick 1936 s'est arrêtée. Henri a tenu à s'assurer que le groupe était bien arrivé. C'est alors que Chuck est sorti ébloui par le brillant soleil.

«Vite ! Vite ! » exhorta Henri. Deux hommes étaient assis dans la voiture.

Chuck s'installa rapidement sur le siège arrière qui était plein de manchons en laine tricotés que les femmes du village avaient dû tricoter pour les troupes allemandes qui faisaient face à un second hiver russe sur le front oriental. Mais quand Chuck s'assit, il sentit quelque chose de nouveau, de dur et d'inconfortable. En regardant sous les manchons de poignet, il trouva une mitraillette.

« Si nous sommes arrêtés par les Allemands, nous allons l'utiliser », déclara l'homme assis sur le siège du passager avant.

Un brûleur au charbon de bois était monté sur le toit du véhicule. Cela développait de la puissance qui les a conduits à 22 kilomètres au nord / nord-ouest de Stamburges jusqu'à un magasin de bicyclettes à Frasnes-lez-Anvaing. Il n'y avait pas de clients dans la boutique, mais le propriétaire poussa dans le dos les trois hommes vers les pièces familiales. Les deux escortes eurent une conversation rapide avec le propriétaire des lieux.

Ensuite Chuck partagea le repas de la famille.

« Nous nous sommes exprimés en utilisant les mains et les mouvements du visage. Je crois que nous nous sommes assez bien compris. Je ne devais pas rester là car ils faisaient partie d'un groupe qui était actif dans le sabotage », se rappelait Chuck.

Le fils de 20 ans montra à Chuck la trace de cicatrices de balle à la cuisse et à l'épaule. Avec d'autres personnes il avait essayé de fuir en France en bicyclette lors de l'invasion de la Belgique par les Nazis en 1940. Il a été blessé quand les avions allemands ont mitraillé les routes. Maintenant, lui et ses amis se préparaient au débarquement des Alliés. L'exercice auquel il avait participé la semaine précédente concernait la destruction des communications terrestres. Lui et un associé étaient partis dans le département du Nord, où aucun voyage n'était permis.

Pendant la nuit, ils ont partiellement scié la base d'un poteau téléphonique, puis maquillé leur travail en utilisant de la sciure et de la boue. Après plusieurs nuits de travail, ils ont scié le dernier poteau. En tombant ce poteau a entraîné dans sa chute tous les autres. Une autre méthode de destruction des lignes de communication consistait à nouer une corde aux fils, à l'attacher à un véhicule et à la tirer à distance.

« Il a trouvé ça amusant. Evidemment, c'était une bonne méthode, parce que c'est ce qu'ils ont fait au moment du débarquement », déclara Chuck. Suite à cet acte, les Allemands n'avaient plus la possibilité d'utiliser les communications civiles pour leur permettre de suivre la progression des Alliés durant l'automne ; « Toutes les lignes téléphoniques étaient en panne. Et ce fut une des raisons pour lesquelles les Alliés les ont imités », a-t-il dit. Les Allemands devaient utiliser des radios portatives, tandis que les Alliés pouvaient se servir de leurs propres lignes.

Le jeune homme emmena Chuck à l'étage pour essayer six paires de chaussures supplémentaires, mais aucune n'était à la bonne pointure. Quand Chuck lui demanda comment il y avait tant de chaussures en cuir, le jeune homme passa son doigt sur sa gorge.

Chuck a oublié le nom de l'homme - il ne l'a jamais su - mais c'était le fils du propriétaire du magasin de bicyclettes à Frasnes, en Belgique. C'était l'une des quelques 12 000 personnes qui a participé à la protection des soldats et des aviateurs



Alliés qui étaient perdus derrière les lignes ennemies durant la deuxième guerre mondiale. Ce jeune de 20 ans a aidé à cacher Chuck, mais aussi à détruire les lignes de communication nazies.

Les Allemands étaient apparemment au courant des activités de la famille, comme l'explique l'épouse dans un anglais approximatif dans une lettre datée du 14 septembre 1946, et signé Maman de Frasnès.

« Nous avons appris la nouvelle de votre retour dans votre famille avec un grand plaisir ! Quelle chance, vous êtes en bonne santé !! Nous aussi nous allons tous très bien. Papa a été arrêté par les Allemands mais, heureusement il a été libéré par les troupes alliées arrivées le 3 septembre 1944. Nous avons reçu de vos nouvelles par Monique (de Rumes) mais après ça, plus rien. Nous avons eu peur pour vous. Heureusement, vous êtes vivant. C'est le point principal.

Rappelez-vous Charles, quand à la maison, dans la soirée, nous vous avons appris votre nouvelle carte d'identité ! Quel bonheur pour votre mère quand vous êtes revenu et pour votre épouse (vous parliez souvent d'elle).

Nous espérons qu'elle est en excellente santé. »



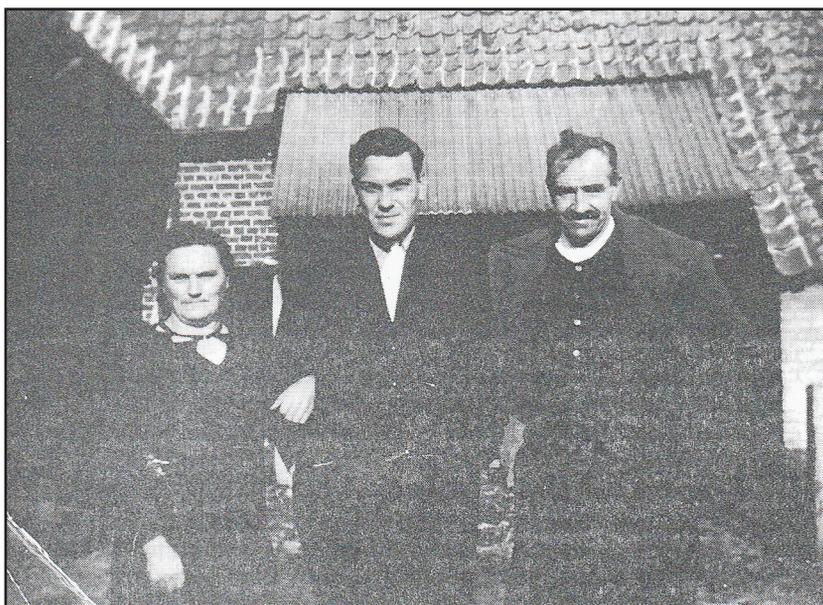
Pour protéger les gens dans la Résistance, généralement les aviateurs ne les appelaient pas par leur nom. Voici «Papa et Maman» du magasin de vélos de Frasnès.

Au coucher du soleil, un homme nommé Onesime Vandercoilden est venu pour rencontrer Chuck. Des années plus tard, Denise Vanderaspolden, qui était alors une jeune fille, en a rappelé les circonstances et comment le cousin de sa mère a amené Chuck à la ferme familiale près d'Ellezelles, commune distante de 10 kilomètres.

« Firmin Vanderaspolden et Laure Dubois, mes parents, ont rejoint la Résistance en 1943. Ils vivaient à Arbre-Saint-Pierre dans une ferme plutôt isolée. La seule autre maison en face de la nôtre était habitée par un couple âgé. Le chemin menant à la maison n'était pas important. À gauche des bâtiments de la ferme, à travers une carrière boueuse, puis à travers champ, vous êtes arrivé au hameau de Camps et Haies. Devant la porte principale, un sentier étroit conduisait à la ferme de Jean Risselin et à la route de Semenil, c'est-à-dire dans la direction de Frasnès.

En raison de tous ces atouts, leur maison est rapidement devenue un point de rencontre pour la Résistance et son quartier général. C'est là aussi qu'arrivaient le courrier, les tracts et les journaux clandestins, ainsi que les messages urgents que mon père distribuait. Nous écoutions les émissions anglaises même si c'était interdit, c'était important. Seules les voitures de certains médecins étaient autorisées à circuler.

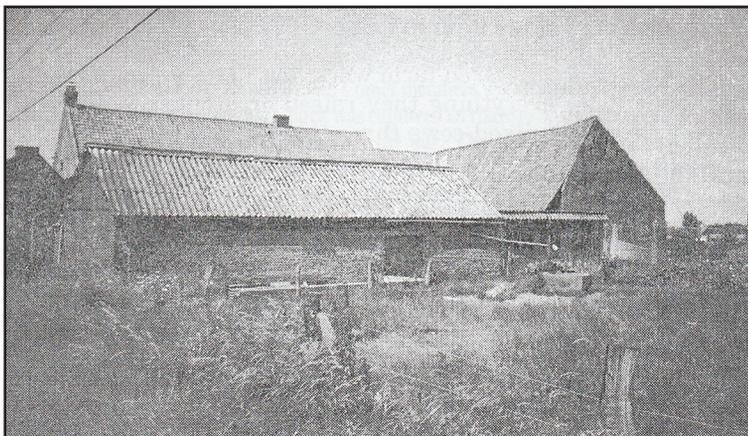
Un jour de fin d'automne, Onesime Vandercoilden, qui appartenait au Groupe G de la Résistance et possédait un garage à Frasnès, emprunta la voiture du docteur Fievet.



Laure Dubois, Chuck Carlson et Firmin Vanderaspolden, posent dans la cour de la ferme du couple belge. Elle était très nerveuse d'être photographiée avec un aviateur de peur que l'image ne tombe entre de mauvaises mains, se rappelle Chuck. Elle lui a envoyé une copie après la guerre.

Denise a rappelé sa vive émotion lorsqu'elle a entendu qu'Onesime aller amener un soldat américain. Il nous présenta à un homme beau et costaud : Charles V. Carlson du Minnesota. « Mes parents ont entendu parler de lui », se souvient Denise. La famille savait qu'il était à bord du bombardier abattu au-dessus du village de Grandglise.

Le site de la ferme de Vanderaspolden ressemblait à un fort, dit Chuck. Il y avait une maison d'un côté. En contigu, se trouvait une grange en forme de L avec un atelier d'usinage attenant à l'autre extrémité, et formant une cour au centre. Deux grandes portes en acier de 3 à 4 m de haut assuraient l'entrée. La ferme était un exemple de ce que la Résistance appelait un réseau. Ce mot se traduit littéralement par nid.



Firmin était un homme aux cheveux clairs, aux yeux bleus avec une allure d'agriculteur distingué. Laure était un peu plus petite de 6 pieds que son mari. « La chose dont je me souviens le plus, c'est qu'elle était la meilleure cuisinière de tout le groupe,» dit Chuck. Sa spécialité était une soupe finement hachée.

Chuck apporta son aide à de nombreuses tâches agricoles, principalement lorsqu'il fallait couper en spirales les betteraves à sucre. Les vaches mâchaient et mâchaient, démêlant les racines dures. Il n'y avait pas de livres anglais à lire pour aider à passer le temps.

Denise écrit :

« Il aidait aux travaux agricoles, coupait des betteraves pour les animaux, gardait le silence et remerciait ma mère pour ses « tartes aux pommes » - C'étaient des tartes aux pommes qu'elle faisait pour lui. Il ne sortait jamais de la ferme et personne ne le voyait sauf Joseph Van Zele, qui parlait anglais avec lui, et le docteur Jean Noville, qui s'occupait de son pied blessé. »

La résistance concernait aussi le travail agricole. Les Allemands étaient exigeants avec les fermiers, prenant pratiquement tout ce qu'ils élevaient ou produisaient. Pour leur permettre de contourner cela les agriculteurs belges trayaient les vaches trois fois par jour plutôt que deux fois. Ils mettaient de côté les traites de minuit afin que les familles puissent avoir beaucoup de crème et de beurre. Les Vanderaspolden mettaient du beurre supplémentaire sur les essieux des chariots car la graisse n'était pas disponible.

Le séjour à la ferme qui ne devait durer que quelques jours se prolongea durant plusieurs semaines. Thanksgiving et Noël ont passé et le Nouvel An 1944 aussi. Après six semaines, Chuck se demanda si les dirigeants de la résistance ne l'avaient pas oublié. Ce qu'il ignorait, c'est que les Nazis avaient arrêté le dernier chef de Comète, et que la Résistance belge était en émoi.

En janvier 1943, la Gestapo avait arrêté le fondateur de la Ligne Comète. Un an plus tard, ils filaient de près son successeur. Et le 18 janvier 1944, ils l'arrêtèrent alors qu'il visitait le quartier général du réseau situé dans un appartement à Paris. Cela n'a pas découragé les autres membres de la Résistance qui ont reconstitué le réseau.

La ligne Comète a commencé en 1941 avec Andrée De Jongh, une femme belge de 25 ans qui vivait avec ses parents à Bruxelles. Au début, à l'insu de sa famille, Dedée a aidé les soldats et les aviateurs alliés à s'échapper en traversant les montagnes de la frontière espagnole. Finalement, Frédéric de Jongh a rejoint sa fille, et ils ont travaillé directement avec les Britanniques, y compris Airey Neave qui après la guerre a écrit le récit de certaines de leurs activités dans son livre. «La ligne d'évasion». Il faisait partie du MI-9, la section du Bureau de guerre britannique responsable de la création des voies d'évacuation en Europe.

Comme Neave l'a expliqué, les motifs de Dedée étaient simples. Avec les aviateurs alliés, elle voyait les instruments de la victoire sur les Nazis. Son histoire a inspiré de nombreux jeunes adultes et adolescents à poursuivre son travail. La ligne fut démantelée et reconstituée de nombreuses fois avant la fin de la guerre.

Après le départ de Chuck, les Vanderaspolden cachèrent encore un membre de la Résistance dans la région de Renaix, mais ils commencèrent à avoir peur. Ce n'est qu'après la libération en 1944 que Laure Dubois et sa fille apprirent que leurs craintes étaient justifiées et que les nazis avaient été prêts à découvrir le quartier général de la Résistance locale dans la ferme familiale.

En effet, des étrangers se promenaient de temps en temps autour de la ferme. Un membre de la Résistance d'Ellezelles, Albert Rivier, qui se cachait au Grand Monchaut et qui marchait à travers la carrière, nous a dit qu'il avait vu un homme se cacher dans un fossé près de la maison et qu'il observait à travers des jumelles.

Mes parents devinrent vraiment prudents, dit Denise.

Sa famille a payé un lourd tribut à la guerre.

Si Charles V. Carlson a été sauvé, ce fut la catastrophe pour mes parents : mon père a perdu la vie pendant les combats de Wodecq à Noël en 1944, lors de l'offensive Von Rundstedt.

Ma mère a reçu un paquet de Charles V. Carlson après son retour aux États-Unis. Il contenait du

chocolat, des cigarettes, des biscuits, du thé, toutes sortes de friandises que nous n'avions plus. Malheureusement, mon père n'était plus là pour en entendre parler.



Chuck est flanqué de deux membres du réseau Comète dont l'identité a été gardée secrète au cas où Chuck soit capturé en route vers l'Espagne. Il a reçu une copie de la photo 45 ans après la guerre. Les alliés étaient très inquiets au sujet des noms des personnes qui aidèrent les évasions et les évadés, ainsi que des lieux où ils étaient dissimulés. Bien qu'il y ait une pénurie d'aviateurs formés et expérimentés, ceux qui ont réussi à retourner en Espagne et en Angleterre n'ont pas été autorisés à continuer des missions de combat sur l'Europe pour le reste de la guerre.

Chapitre 6

Bière et aboiements de chiens

Un midi peu après le 1^{er} janvier, Jeanne Vandercoilden, la fille d'Onésime, entra dans la cour et, après une rapide conversation en français avec ses parents, retourna à sa bicyclette tandis que la famille en sortait une pour Chuck. On ne lui avait pas laissé le temps de se préparer. On lui a dit de suivre son guide, qui a rapidement quitté la cour en vélo.

Jeanne l'a précédé tout le long du chemin qui conduisait au magasin de vélos à Frasnes. Traversant de nombreuses collines assez hautes, Chuck se rappelle bien qu'il était soulagé de profiter des pentes descendantes et de voir sa bicyclette prendre de la vitesse jusqu'à atteindre les 50 km heure environ. Mais à peine avait-il récupéré de ses souffrances qu'à chaque montée de la colline suivante, Jeanne prenait un peu plus d'avance.

« C'était plutôt excitant, sauf que bien sûr, je manquais d'exercice. Malgré tout, j'ai réussi à tenir un bon moment », déclara Chuck. A la fin, Jeanne disparut de sa vue. « Tout ce que je pouvais faire c'était de continuer à pédaler. Finalement, je suis arrivé au sommet de la colline et là, elle m'attendait. Nous nous sommes reposés pendant quelques minutes, puis nous sommes repartis ».

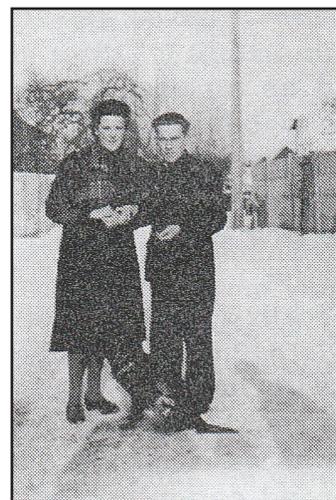
Nous étions à 10 kilomètres - un peu plus de six miles - de la ferme située à l'entrée de Frasnes. Nous sommes passés à deux à travers quelques bois et dans un parc. Parfois, nous nous embourbions en empruntant des chemins difficiles dans certains secteurs, un peu avant d'arriver à la boutique de vélo où Chuck avait rencontré les saboteurs.

« Nous avons traversé la ville et à un moment donné, nous avons dépassé quatre soldats allemands qui regardaient dans les vitrines. Je pensais, « Que vais-je faire si j'ai un pneu qui se dégonfle ? » Dès que nous sommes entrés dans le village, nous avons connu moins de problèmes ».

Dans un courrier daté du 2 février 1946, Jeanne lui adressa ses salutations :

« Je pense que vous n'oubliez pas vos bons amis et que vous pensez souvent à eux et aux bons moments passés avec nous. Malheureusement, c'était une triste époque pour vous. Je repense souvent à notre promenade en vélo qui nous mena d'Ellezelles à Frasnes. »

Une fois arrivés au magasin de bicyclettes, Jeanne est repartie rapidement et le propriétaire et son épouse ont hébergé Chuck pour la nuit. Dans la matinée, une voiture est arrivée pour emmener Chuck. Il prit la route pour Wattripont à huit kilomètres de là. Un des deux hommes qui étaient dans la voiture s'appelait Albert « Bert » Saily, un jeune belge qui a été actif dans la Résistance. Il avait fait plusieurs visites par semaine à Ellezelles pendant le séjour de Chuck à la ferme. Et tandis que Chuck avait dû jeter toutes les traces de sa citoyenneté américaine au cas où il serait découvert par les Allemands. Saily a choisi de garder les photos du chien de Chuck. Le jeune a écrit à Chuck après avoir appris que l'aviateur qu'il avait aidé avait survécu à la guerre.



Jeanne est photographié avec son ami, Victorien.

« Vous souvenez-vous du jour où vous quittiez Ellezelles avec une fille, Jeanne, à vélo ? C'était un dimanche et vous aviez dormi à Frasnes. Le lundi matin, nous allions, vous, mon ami Friever et moi, en voiture à Wattripont. Alors je reste jusqu'à la fin de la guerre sans nouvelles ... Alors bravo et mes meilleurs vœux. Je n'oublierai jamais le temps que nous avons passé ensemble. Un ami lointain, lointain, Bert ».

La voiture s'arrêta devant une petite maison qui se trouvait directement sur le bord de la route (au n° 76 de la chaussée de Tournai). Il n'y avait qu'un pas de la porte de la voiture à la porte d'entrée. À l'intérieur M^{me} Delmée et sa fille Yvonne accueillirent chaleureusement Chuck.

La plus grande salle de la petite maison comprenait la cuisine et la salle à manger. A l'arrière de la cuisine, se situait un débarras avec une petite fenêtre que Chuck avait repérée comme une voie d'évacuation possible vers les bois qui se trouvaient à deux pâtés de maisons. Sans abri à l'avant du bâtiment, il savait que c'était sa seule possibilité de s'enfuir.

Un jour, la famille Delmée et Chuck purent voir le défilé des Nazis sur leurs motos et leurs vélos pour surveiller les rues. Les soldats se sont souvent arrêtés dans les environs. Chuck se rappelle comment un après-midi, lui et les Delmée ont paniqué. Plusieurs soldats allemands dans une voiture et sur deux motocyclettes se sont arrêtés à proximité sur la route et ont fixé la maison. Ils sont restés là un moment qui nous a semblé une éternité avant de partir. On n'a jamais su pourquoi. Pour Chuck, cette maison était exceptionnelle sur un point : on pouvait y trouver des livres anglais. La deuxième fille de M^{me} Delmée, Pauline, était rarement chez elle, mais une de ses amies lui apportait deux ou trois livres quand elle venait toutes les trois semaines. « Cela, bien sûr, m'a aidé à passer le temps », se rappelle Chuck.

Dans l'arrière-cour se situait un cabanon où la famille gardait des outils de jardinage, des légumes et un sac mystérieux comme Chuck n'en avait jamais vu. Ce sac est resté pour lui un des souvenirs les plus agréables qu'il ait conservé de sa vie dans la clandestinité : la bière brassée maison.

Le processus de fabrication commençait dans une grande lessiveuse posée sur le poêle. Chuck avait pour mission de la remplir avec plusieurs seaux d'eau claire tirée du puits. Celle-ci était ensuite chauffée à la température d'ébullition. M^{me} Delmée plongeait alors un solide sac de coton rempli de houblon et d'autres ingrédients dans l'eau pour le faire tremper. Cette opération prenait plusieurs heures.

« Puis, on ajoutait quelques nouveaux ingrédients à ceux qui étaient déjà dans ce sac » déclara Chuck. A la fin du temps de cuisson requis, le conteneur était retiré du poêle et déposé sur le sol derrière le feu pour qu'il fermente.

Le sac était alors remisé dans le cabanon pour sécher tandis que la lessiveuse restait là pendant plusieurs jours. Lorsque la bière avait atteint le point de fermentation approprié, la famille utilisait un siphon et un tuyau pour remplir des bouteilles sombres. Chuck les bouchait avant qu'elles ne soient mises de côté pour continuer leur vieillissement. La nouvelle provision en place, les brasseurs pouvaient se détendre et profiter du plaisir à une époque où il était difficile de se procurer l'essentiel. Le produit fini était bon, disait-il, et de la mousse se formait quand on l'extrayait de la bouteille.

Les nuits n'étaient pas toujours tranquilles. Les Allemands patrouillaient à bicyclettes durant celles-ci. Le bruissement des pneus alertait les chiens de ferme, et quand ils arrivaient à un mile ou plus loin de la maison de Delmée, Chuck pouvait commencer à surveiller leur approche car les aboiements semblaient devenir plus forts, plus féroces et plus rapprochés. Même après des années, n'importe quel chien qui aboyait pendant la nuit le perturbait.

La famille cachait non seulement un Américain, mais aussi des munitions. Pauline Delmée était un agent de liaison du courrier pour la Résistance.



M^{me} Delmée se détend avec ses filles Yvonne et Pauline au bord du lac durant les jours idylliques de 1938 avant la guerre. La famille a caché Chuck Carlson en janvier 1944. Leur succès les a menés à abriter plusieurs autres aviateurs alliés.

Yvonne a partagé ses souvenirs dans une lettre du 2 mai 1946 :

« La maison devenait tout un arsenal, vous voyez. Nous avons eu le dépôt de munitions nécessaires pour le sabotage du secteur. Oh oui ! C'est seulement maintenant que nous comprenons vraiment combien nous avons été audacieux, mais vous voyez Charles, c'était tellement nécessaire. Quoi qu'il en soit, nous l'avons fait avec confiance jusqu'à fin de la terrible tourmente et nous remercions tous Dieu de nous avoir gardés en sécurité.

En effet, peu de temps après nous avons connu l'heureuse libération ».

Le soir du 18 janvier, une voiture s'est arrêtée devant la maison et on a frappé un coup à la porte. M^{me} Delmée a jeté un coup d'œil à Chuck, qui s'est précipité vers la fenêtre du débarras, prêt à s'échapper. Il entendit les voix de deux étrangers, mais les Français parlaient trop rapidement pour qu'il les comprenne. Puis M^{me} Delmée l'appela. Là, dans le salon, se tenaient un homme âgé et une jeune femme aux cheveux d'un noir saisissant. C'était Monique.

On n'avait pas le temps de se familiariser, car, une fois de plus, la Résistance avait décidé de déplacer Chuck sans prévenir. Agrippant son manteau et son chapeau, il dit rapidement au revoir aux Delmée et monta dans la voiture.

L'homme s'appelait Marcel Delbrayere, il habitait 19 Rue des Patriotes à Lessines. C'était un autre docteur, et avait donc une voiture. Il a offert à Monique et à Chuck une promenade dans Renaix, une ville ferroviaire située à quatre kilomètres de là. Il les laissa descendre au centre de la ville et partit sans regarder en arrière. Les rues étaient sombres à cause d'une panne de lumière et ils marchaient dans l'ombre projetée par les bâtiments. Pendant ce temps, elle expliqua qu'elle l'emmènerait jusqu'à la frontière franco-belge et qu'elle lui donnerait des instructions pendant le voyage. Il devrait la suivre à distance et attendre près de la gare le temps qu'elle achète les billets.

« Nous ne serons pas ensemble, mais tu fais ce que je fais », dit Monique. « Si nous montons dans une voiture de chemin de fer, toi tu t'assieds là-bas et moi, je vais m'asseoir ici quelque part ».

Le départ du train pour Tournai était prévu à 19h30, mais comme il avait du retard, ils ont eu le temps d'aller s'asseoir dans un café. Ils ne se disaient rien pendant qu'ils buvaient leurs boissons douces - un certain type de jus artificiel - mais comme ils commençaient à attirer l'attention des gens, ils ont rapidement terminé leur consommation et sont partis.

« Je me tenais à distance de l'entrée du café, appuyée contre le bâtiment. Des jeunes Belges sont venus et m'ont dit en murmurant « Sol bête, sol bête », ce qui signifiait « sale bête ». Debout dans mon manteau bleu-noir ils devaient penser que je faisais partie de la Gestapo ou de quelque chose comme ça. Ils ont répété cela deux ou trois fois. Tant que je ne les ai pas chassés, ils ont trouvé ça amusant, dit Chuck.

A 21 heures, Monique lui a fait signe et il est retourné à la gare mais personne ne pouvait leur dire quand le train arriverait. Elle se tenait à une extrémité de la salle bondée et Chuck au centre. Ce qui était difficile pour moi, c'était de constater que tous les Belges étaient de petite taille. « Même si je ne suis pas très grand, ma tête et mes épaules dépassaient au-dessus de tout le monde » dit Chuck.

Tout à coup survint un groupe de marcheurs formé d'un officier et d'une escouade de soldats allemands. « C'est la fin ! », pensa Chuck. Sa fausse carte d'identité belge n'était pas de la meilleure qualité. Monique se dirigea vers la porte et partit. « Je voulais la suivre, mais c'était la pire chose que j'aurais pu faire. Alors, je suis resté sur place ». L'officier et le chef de gare ont bavardé pendant un certain temps. Puis l'officier a traversé la foule, s'est éloigné de Chuck et a emmené ses troupes sur le quai. Ils sont montés à bord d'un train en direction opposée de Tournai.

Le train pour Tournai est finalement arrivé à 22 heures. Monique est revenue et est montée à bord. Contrairement aux consignes données, il n'y avait qu'elle et Chuck dans le wagon. Ils ne pouvaient donc faire autrement que de s'asseoir ensemble parce que la voiture était vide. Pour éviter d'attirer l'attention sur lui, Chuck plaça son billet dans la bande de son chapeau et feignit de dormir. Après avoir jeté un coup d'œil prolongé, le contrôleur poinçonna le billet que Chuck remit dans son chapeau.

Le contrôleur se montrait plus intéressé de parler avec Monique qui était pleine de vie. Chuck, les yeux fermés et le corps frigorifié, trouvait que la conversation s'éternisait. Après plus de 15 minutes, le contrôleur partit enfin.

L'étonnante Monique était apparue tout récemment parmi les jeunes femmes qui risquèrent leur vie pour aider Chuck et des centaines d'autres aviateurs alliés. Comme Jeanne Vandercoilden, Pauline et Yvonne Delmée, Monique a apparemment pris à cœur l'exemple d'Edith Cavell, une infirmière belge de la Première Guerre mondiale qui avait aidé les soldats britanniques à s'échapper, en plus de ses efforts pour transmettre des informations militaires. Elle a été arrêtée et fusillée en 1915 pour avoir caché des soldats alliés dans sa clinique de Bruxelles, mais pas avant qu'elle n'ait fait une confession publique dans laquelle elle a déclaré que ses actions étaient moralement justes. Sa légende eut un impact considérable durant la Seconde Guerre mondiale, en particulier pour les Belges et pour de nombreuses jeunes femmes qui risquèrent leur vie pour suivre son exemple. Elle fut une source d'inspiration pour ces héros et héroïnes des lignes d'évasion qui ressentaient que leur action avait une dimension humanitaire importante. On peut dire, sans se tromper, que s'engager ainsi par simple patriotisme n'était pas la seule explication.

Le voyage en train de 22 kilomètres s'est terminé à 23h30.

La prochaine étape consistait à éviter les patrouilles nocturnes de Tournai. Parce qu'un soldat allemand avait été tué alors qu'il se tenait debout dans une porte d'une salle de brasserie locale, un couvre-feu strict était appliqué et tous les contrevenants pouvaient être fusillés. Monique le conduisit tranquillement vers deux bicyclettes que les autres membres de la résistance avaient cachées. Ils pédalèrent dans les rues calmes et noires. Observant à distance la cathédrale catholique romaine, Chuck regardait l'église qui semblait grandir en taille. Il a fallu une éternité pour passer et atteindre la campagne. Le tourbillon des roues se mêlait aux sons de la nuit alors qu'ils pédalèrent huit kilomètres (ou cinq miles) jusqu'à la maison de la mère de Monique à Rumes et ils peuvent enfin se reposer pour la nuit.

Après trois mois d'épreuves, il ne restait plus maintenant à Chuck qu'un parcours de trois kilomètres seulement pour être en France.



Henriette Hanotte, Charles Carlson, Raymonde Hoël

Chapitre 7

En route vers la maison

Il a fallu plusieurs jours à la famille Carlson pour apprendre que Chuck était disparu dans l'action. La mission de Duren s'était déroulée le 20 octobre et, le 29 octobre, l'annonce venait par télégramme. Axel et Hulda ont contacté Elizabeth. L'action de grâce a été adoptée, puis ils ont appris quelques détails sommaires dans une lettre datée du 29 novembre 1943 du colonel John Cooley, adjoint général à Washington DC. Pour des raisons de sécurité, les Forces aériennes de l'Armée de terre ne divulguaient pas les noms des autres membres de l'équipage ni ne précisaient les emplacements de la mission. Des renseignements supplémentaires ont été reçus selon lesquels le lieutenant Carlson était membre d'équipage d'une forteresse volante B-17 qui a participé à une mission en Allemagne de l'Ouest le 20 octobre. Les détails manquent, le rapport indiquant que son avion a été trouvé disparu lorsque la formation est retournée à sa base, et que l'information sur la cause, le lieu et l'heure de sa perte, est inconnue.

En raison de la formation individuelle et de nombreuses substitutions pour combler les postes vacants, les parents de l'équipage n'avaient aucun moyen de savoir que les 10 hommes originaux étaient de retour ensemble. Mais les Pickett savaient que Charles Carlson avait volé avec leur fils Arthur à travers l'Atlantique et ont écrit aux parents de Chuck. Les Carlsons n'avaient toujours rien appris de la mission. Comme tous, des familles avec des fils et des maris partis à la guerre, ils avaient le droit de placer une étoile bleue à leur fenêtre. Si l'étoile était changée en or, cela signifiait que le soldat était mort.

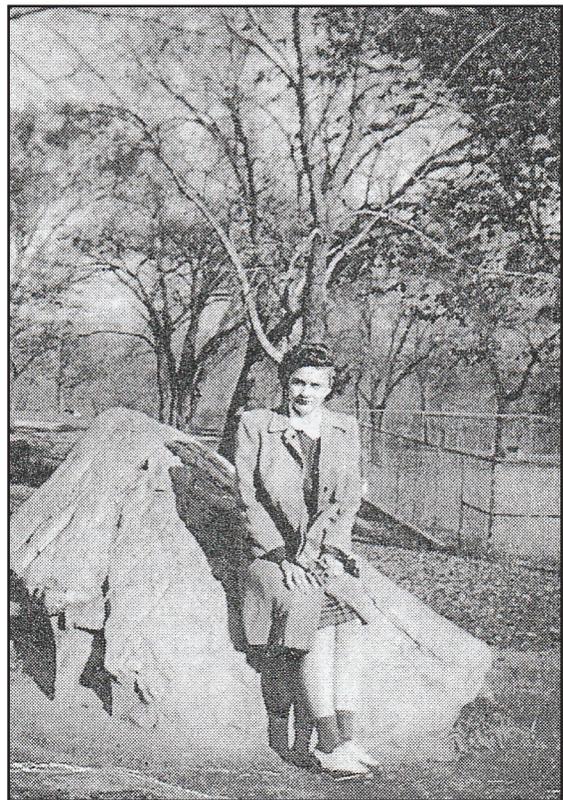
À un moment donné, les Pickett ont entendu parler de Harold Sheets, qui a réussi à revenir à la ligne de front des Alliés avec l'aide de la Résistance. Il leur a dit que Arthur avait sauté de l'avion sur ce que Sheets croyait être la frontière française.

Les Pickett finirent par apprendre que leur fils de 23 ans était mort. Son parachute apparemment déployé trop tard ou ses lignes enchevêtrées, il a frappé une maison. Plus tard une Place a reçu le nom de Pickett en son honneur à Harchies, en Belgique. Il est mort dans les minutes qui suivirent de blessures à la tête.

Après la fin de la guerre, M^{me} Franz Lefebvre envoya aux Pickett un poème décrivant les dernières minutes de leur fils. Elle a également envoyé une petite boîte contenant ses affaires qui comprenait des lettres de la maison, l'insigne de pilote, un stylo, quelques cordes de son parachute et trois mèches de ses cheveux.

Entre-temps, le Noël de 1943 arriva et disparut. Puis, à la fin de janvier, les militaires ont écrit aux familles des hommes. La lettre du colonel T.A. Fitzpatrick aux Carlson, daté du 20 janvier, ne contenait que la liste des membres d'équipage et leurs proches :

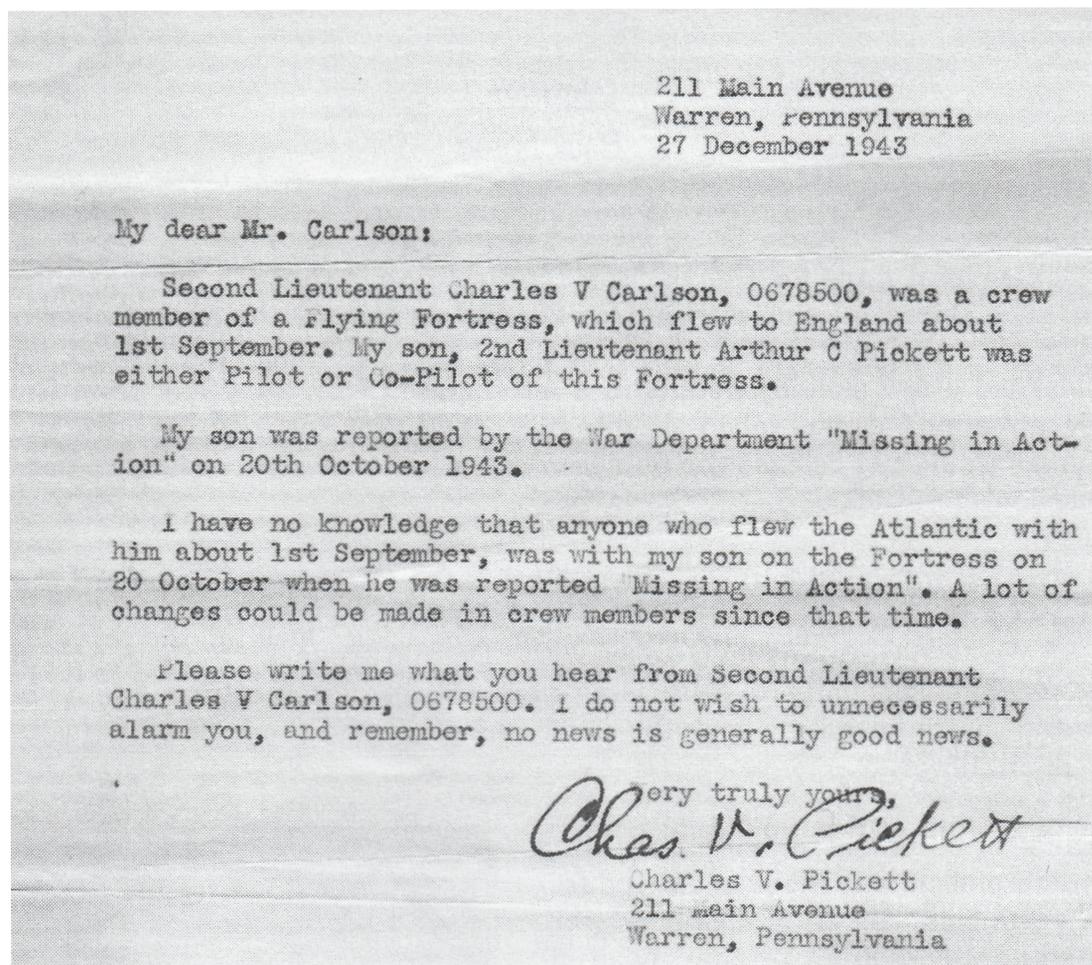
« Je regrette que, jusqu'à présent, aucun rapport supplémentaire n'ait été reçu concernant votre fils. Soyez assurés que nous faisons tout notre possible pour déterminer où se trouvent nos hommes qui sont portés disparus et dès que de plus amples renseignements concernant votre fils arriveront à ce quartier général, ils vous seront communiqués sans délai. »



Elizabeth Roe a reçu un télégramme ambigu du réseau de résistance belge Comète, qui indiquait que Chuck allait bien. Elle et les Carlson n'entendirent plus rien pendant environ neuf mois.

Quelques jours après avoir reçu cette lettre, les Carlson ont entendu la mère de Ted Kellers à Akron, dans l'Ohio. Elle a demandé s'ils avaient des nouvelles à partager.

M^{me} Kellers a dû attendre la fin de la guerre pour savoir que son fils était vivant. Kellers a atterri en toute sécurité et, comme Chuck, il a été confié à la résistance. Il a réussi à rendre visite à Robert Grimes, qui était au lit après sa blessure à la jambe infectée. Kellers a évité l'ennemi jusqu'à ce qu'il atteigne les Pyrénées dans le sud de la France près de la frontière espagnole. Les Allemands l'ont envoyé dans un camp de prisonniers de guerre en Pologne. Les Alliés le relâchèrent au printemps de 1945.



Les Carlson et Elizabeth Roe reçurent finalement leurs premières bonnes nouvelles à la fin de février 1944. Un obscur télégramme de France arriva à Elisabeth. Il dit-quelque chose comme, « Charlot a un nouvel emploi et en profite beaucoup ».

Elle a dit qu'elle savait alors que Chuck était vivant et, puisque Charlot est le surnom de Charles en français, qu'il devait être quelque part en France. Elle a contacté sa mère, qui n'avait aucun moyen de savoir qu'un télégramme semblable lui avait été envoyé, mais il n'a apparemment jamais été effacé par les censeurs dans la France occupée par les Nazis. Les amis et la famille n'ont rien entendu de plus pendant près de huit mois.

Chapitre 8

Un homme d'un million de francs

Après avoir donné un baiser au douanier qui gardait la frontière, Monique transféra Chuck avec succès en France, le matin suivant. Maintenant il était entre les mains du préposé des douanes Maurice Bricout, qui travaillait ostensiblement pour les Allemands en contrôlant les papiers de voyage des gens, mais qui en réalité rendait service à Comète. Il portait toujours son uniforme de la douane française et marchait souvent avec deux chiens, Poupette et Coquette, à ses côtés. L'un était un grand berger allemand.

Il plaça Chuck dans la maison de deux sœurs, qui était située en bordure de la frontière qui servait de tampon entre la Belgique et la France. Pendant l'invasion nazie en mai 1940, les Allemands l'avaient bombardée. Trois ans plus tard, seule une partie du toit couvrait l'étage supérieur, et ce fut à l'extrémité du grenier, là où il n'y n'avait que peu de chevrons cassés et de rares bardeaux que les sœurs placèrent le lit de Chuck.

« Pour eux, les Allemands ne penseraient jamais à chercher là-haut », dit Chuck. « C'était un endroit agréable tant qu'il ne pleuvait pas ».

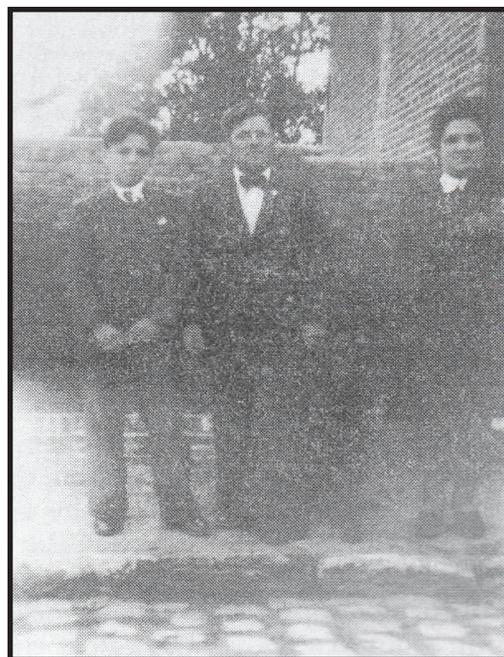
Une des sœurs portait le courrier pour la résistance. L'autre, souffrant de tuberculose, devait rester à la maison. Il n'y avait pas d'antibiotiques disponibles pour les civils à l'époque, et son état s'est progressivement aggravé au fur et à mesure que la guerre se prolongeait. Chuck chercha à lui envoyer de la pénicilline après la libération, mais n'a pas pu l'obtenir à temps pour la sauver.

Ce fut pendant les trois semaines qu'il passa là qu'un ordre donné par hasard au chat de la sœur, au cours du petit déjeuner, coûta presque la vie à Chuck. En jetant un coup d'œil au-dessus d'un livre, il vit que l'animal s'apprêtait à se servir de sa farine d'avoine et de son lait. « Halte ! » dit Chuck. C'était ce qu'il ne fallait pas dire. Bien que le mot « halt » soit parfaitement anglais, il ressemblait trop au mot que les Allemands utilisaient lors d'un contrôle. Cet incident troubla la tranquillité d'esprit de la sœur. Et la Résistance dut contacter l'Angleterre une nouvelle fois pour vérifier que Charles V. Carlson était bien ce qu'il prétendait être. Cela prit un certain temps, mais la confirmation codée revint avec des mots qui ressemblaient à ceci : « Un beau lapin dans un grand arbre ». Chuck, les sœurs et Bricout furent une fois de plus rassurés.

Les membres de « Comète » connaissaient trop bien les dangers d'infiltration du réseau par les espions. L'abwehr, les services secrets et le service de contre-espionnage de l'état-major allemand firent des efforts déterminés pour s'infiltrer dans « Comète » et dans d'autres filières d'évasion. Plus d'une fois, des agents s'infiltrèrent avec succès comme aviateurs alliés. Comme Airey Neave l'a expliqué dans « The Escape Room », en 1943, une méthode d'interrogatoire a été conçue à Londres pour aider les auxiliaires belges et français à contrôler les hommes qui passaient entre leurs mains...

C'est à la mi-février, suite à une augmentation de l'activité allemande à la frontière, qu'il a fallu trouver une nouvelle cachette pour Chuck et il a déménagé dans la résidence de Maurice Bricout, à Bachy, en France.

Après une marche rapide de deux kilomètres, Chuck s'est retrouvé avec un colocataire : Charley Elwell, un autre aviateur, qui était à bord d'un des 60 avions abattus lors d'un raid du 14 août visant une usine de roulements à billes à Schweinfurt, en Allemagne.



Maurice Bricout est photographié avec son fils et sa femme, Rachel, en 1946. Bricout dirige les opérations de Résistance à Bachy, France.

Les pertes avaient été si élevées que les Alliés avaient envisagé de cesser les bombardements de jour. Non seulement il y avait une pénurie d'avions, mais personne ne pouvait contester le fait que les équipages n'avaient qu'une petite chance de remplir l'exigence de 25 missions pour une libération avec les honneurs. Le moral était terriblement bas.

Les bombardements de jour ont continué. C'est pourquoi Charley Elwell du Connecticut et Chuck Carlson pour le Minnesota se sont rencontrés en France. « Être avec quelqu'un qui pouvait parler anglais était un vrai régal », dit Chuck. « Nous avons beaucoup joué au jeu de cartes. Nous écrivions nos scores sur un morceau de papier ».

Le mince Elwell aimait raconter des blagues et les deux hommes parlaient de faire un voyage de pêche s'ils survivaient.

Peu avant le 1^{er} mars, la Résistance apprit que les Allemands avaient planifié une rafle sur Bachy pour rechercher du personnel allié qui se cacherait. Alors Bricout déplaça rapidement Chuck et Charley dans le grenier de l'école locale pour le week-end. Le directeur a passé le samedi à travailler afin que les deux hommes restent bien assis et silencieux. Le dimanche, la situation s'est améliorée, et, cette nuit-là, ils sont retournés à la maison de Bricout. Les nazis s'en sont allés après des recherches infructueuses, mais, en quittant les lieux, ils promirent une récompense d'un million de francs.

Dans les semaines qui suivirent, le Bricout de 1 m72 robuste et puissant, marchait ouvertement dans les rues de Bachy avec Charley et Chuck, les présentant à des amis. Quand les nerveux militaires américains l'ont interrogé sur cette façon de faire, Bricout se mit à rire. « L'informateur serait mort avant qu'il ne puisse dépenser le premier franc », dit-il. Les gens du village avaient mieux à faire que de se transformer en traître.

Bricout a fait participer Chuck et Charley à une mission de sabotage pour préparer l'invasion alliée. La section locale de la Résistance devait détruire l'une des trois grues mobiles qui existaient en France. Ces grues étaient utilisées pour remettre les wagons de chemin de fer sur les rails, et l'enlèvement de celles-ci nuisait aux lignes d'approvisionnement allemandes. D'autres sections de la Résistance paralysèrent une grue au sud et détruisirent celle qui desservait Paris.

Bricout, qui avait 137 personnes sous ses ordres, opta pour l'utilisation d'une nouvelle arme, les explosifs en plastique, parachutés par les Alliés qui les ont aidés aussi à se procurer des matériaux, des armes et de l'argent. Les saboteurs ont aplati l'explosif avec leurs mains puis l'ont enveloppé autour du corps d'une jeune femme. Ils ont également glissé des pièces d'armement dans le tuyau de la selle de la bicyclette. La jeune fille est alors partie en vélo jusqu'au poste de contrôle nazi. Les soldats l'ont regardée et l'ont laissée passer. Après avoir déposé les matériaux, elle est rentrée le soir.

Après une semaine environ, les saboteurs avaient caché suffisamment d'explosifs.

Les hommes se sont alors glissés dans la gare de triage la nuit, ont bourré les explosifs dans le tambour de la grue, l'ont fait exploser et se sont frayés un chemin en toute sécurité après l'explosion qui a alerté les soldats.

Au début de mai, le temps est venu pour Chuck et Charley de poursuivre leur voyage en Espagne, de rejoindre la ligne des Alliés et éventuellement la maison.

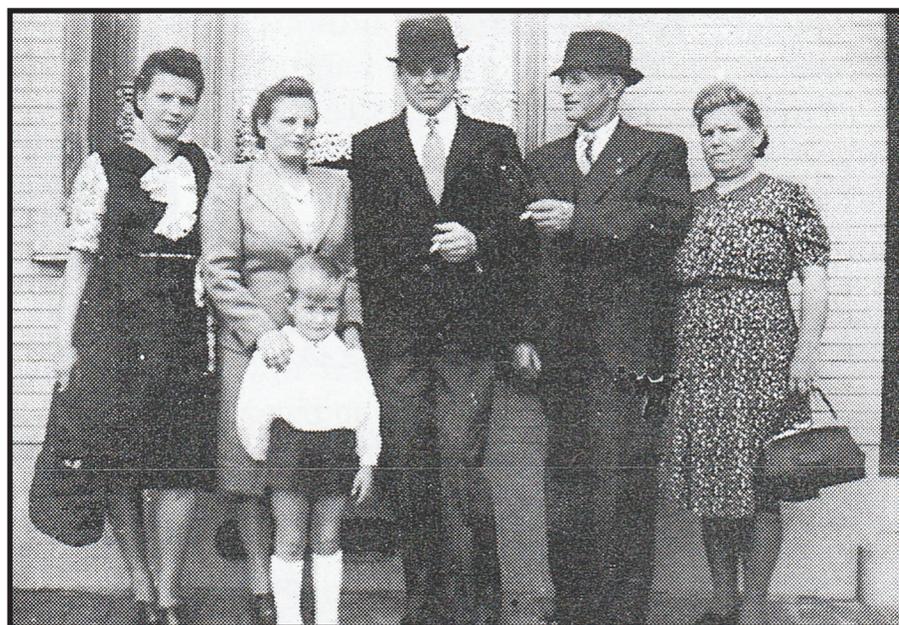
Chuck avait reçu de nouveaux papiers d'identité falsifiés; Bricout avait choisi la mauvaise version belge. Chuck s'appelait maintenant Charles Henri Le Blanc.

« Les employés travaillant dans les agences allemandes étaient français, mais certains d'entre eux coopéraient avec la Résistance. Quand l'officier allemand de service était vraiment occupé, l'employé lui apportait, à la fin de sa journée fort chargée, une pile entière de papiers d'identité. Comme l'officier serait pressé de s'en aller et, il les signerait tous », pensait Chuck.



Charley et Chuck devaient voyager séparément à Paris, puis se retrouver pour effectuer le déplacement en Espagne. Le guide a d'abord appelé Charley, car c'est lui qui avait été le plus longtemps dans la clandestinité. Comme les permis étaient nécessaires pour effectuer de longs trajets, le guide a expliqué qu'il accompagnerait Charley en trois étapes. Puis le guide reviendrait pour faire de même avec Chuck.

Chuck attendit et attendit. Six jours après la date prévue pour le départ de Chuck, le guide et Charley sont revenus. La maison où les deux aviateurs devaient être hébergés à Paris avait été prise par les Allemands.



Ces résidents non identifiés de la région de Bachy appartenait à l'une des familles qui ont aidé Charley Elwel et Chuck Carlson avant leur départ pour leur voyage en Espagne et puis après qu'il a été annulé.

Avant de prendre de nouvelles dispositions, les Britanniques et les Américains ont commencé les préparatifs pour le Jour J. Comme les Alliés avaient prévu de détruire les lignes ferroviaires, coupant ainsi les Allemands de leurs approvisionnements, les dirigeants de Comète ont été invités à cesser d'utiliser les trains parce que ce moyen de transport n'était plus sûr.

Bricout décida que Chuck et Charley devaient aller à Billy-Montigny où il espérait pouvoir intégrer la Résistance. Bricout, accompagné de Chuck et de Charley, ont marché pendant 4 kilomètres vers Cysoing où le maire, M. Jean-Baptiste Henno, cacha les deux hommes pendant quelques jours dans le clocher de la Mairie. Le premier jour, ils n'avaient rien à manger ni à boire. La deuxième nuit, le maire leur a donné du pain, du fromage, du vin et de l'eau.

Puis, ils ont marché et roulé pendant plusieurs jours encore, en restant rarement plus d'une nuit dans un endroit donné. Ils ont passé leur dernière nuit de voyage dans une petite maison nichée en pleine campagne où ils ont reçu un repas et un endroit pour dormir dans une étable.

(Chuck ne mentionne pas qu'ils ont été hébergés par les familles Tetu et Vandeneekhoutte. Il s'agit de Louis Tetu, 48 ans, habitant 15 Rue du Marais à Tressin et de Jean Vandeneekhoutte, agent des postes au 45 Route Nationale à Chéreng).

Le lendemain, une voiture et un chauffeur les ont emmenés dans un magasin studio de photographie à Billy-Montigny où ils ont rencontré des gens portant le nom de Heller qui leur trouveraient un nouvel endroit où ils pourraient se cacher plus longtemps.

Chapitre 9

Les Heller

Ernst et Louise Heller étaient antinazis bien avant les premiers jours de guerre. Hongrois, il était photographe ; elle, était originaire d'Autriche. En 1939 et 1940, les Heller avaient pris une mesure risquée en alertant les fonctionnaires américains alors qu'Adolf Hitler avait envahi successivement plusieurs pays du continent européen.

Comme les Allemands stationnés en France ne faisaient pas confiance aux photographes français, ils se tournèrent vers les « Photographies Heller » pour traiter leur film. Ernst Heller en a profité pour faire des impressions supplémentaires de chaque image où on pouvait voir un équipement de véhicule militaire ou des insignes de soldat.

Lorsqu'il en avait recueilli un bon nombre, lui ou son épouse les déposait dans la boîte aux lettres du consulat américain tout proche; il était ouvert parce que les États-Unis n'étaient pas encore entrés en guerre.

La prochaine grande contribution du couple est survenue au début de 1944 quand ils ont caché leurs premiers aviateurs alliés. Parmi eux se trouvaient Charley et Chuck, qui ont dormi deux nuits à la fin du mois de mars au-dessus de la boutique de photographie avant de gagner en voiture avec M^{me} Heller la maison d'un contremaître des mines de charbon de Sallaumines, à trois kilomètres de là. Le contremaître avait la responsabilité d'un grand nombre de prisonniers de guerre russes que les Allemands avaient assignés pour aider à exploiter le charbon. Cet homme n'est pas resté dans la maison, mais sa fille, qui l'aidait, y est restée. Malgré la proximité des prisonniers, Chuck et Charley pouvaient profiter du plein air car la maison comportait un jardin clôturé par un mur.

Louise Heller venait fréquemment et demandait parfois aux deux hommes ce qu'ils pensaient des activités de la Résistance. Une fois, elle a fait rapport qu'entre 15 et 20 wagons de munitions étaient arrivés à Billy-Montigny et étaient stationnés sur les voies proches de la mine. Elle voulait savoir si elle devait en informer les Anglais. Il y avait un risque que les aviateurs cachés, ainsi que des civils locaux, puissent être touchés lors d'un raid qui serait programmé suite à cette situation.

« Je lui ai dit qu'elle devait le faire et je lui ai dit de leur laisser le choix de décider si c'était mettre en danger les personnes », déclara Chuck. Elle l'a évidemment fait par radio et quelques nuits plus tard, le 10 mai 1944, les Anglais sont venus bombarder. Chuck était à l'intérieur quand Charley a hurlé du jardin qu'il y avait trois feux d'artifice. Chuck, dont l'avion avait été abattu deux mois après celui de Charley, en savait un peu plus sur la toute dernière tactique de bombardement nocturne qu'utilisait la Grande-Bretagne. Quelques pilotes, spécialement formés, laisseraient tomber des identificateurs de cible qui pourraient être vus du ciel. Puis, des avions plus gros, qui volent à quelques minutes d'intervalle sur une seule ligne - pas en formation comme le faisait les escadrons des États-Unis -, ont laissé tomber leurs bombes une à la fois.

Quand Chuck a vu « les feux d'artifice », il a emmené Charley et la fille du mineur dans la cave.

« Pendant les 25 minutes suivantes, nous avons été sous un bombardement très sévère qui entraîna la mort de 70 civils. Il était tellement proche qu'il a détruit de nombreuses tuiles du toit de la maison », a-t-il rappelé. « Les bombardiers ont raté le train, mais ont endommagé les voies de sorte que le raid a été partiellement réussi, car il a retardé les Allemands dans le transport de leurs munitions ».



Ernst et Louise Heller de Billy-Montigny

Un soir d'avril, alors que les hommes étaient là depuis trois semaines, M^{me} Heller est arrivée visiblement bouleversée. « Il faut que Chuck et Charley quittent immédiatement Sallaumines », dit-elle. Une voiture les attendait. Les deux hommes ont donc rassemblé leurs maigres affaires et sont sortis. M^{me} Heller n'est restée que quelques instants seulement à l'intérieur avec la fille. « On avait appris que ces gens avaient collaboré avec les Allemands. On avait vu que la fille était sortie avec des soldats allemands », dit Chuck. Apparemment, ils jouaient sur les deux tableaux au cas où les nazis auraient quand même gagné la guerre.

Il faisait déjà sombre et le chauffeur roulait avec les feux éteints. M^{me} Heller lui dit de se rendre en toute hâte dans une ville située à l'est de Billy-Montigny. En chemin, elle expliqua qu'en ville on disait que le contremaître de la mine n'était plus digne de confiance.

« Arrivés à Henin-Liétard et après avoir emprunté quelques rues étroites, nous sommes arrivés à une très grande maison entourée par un mur en briques. M^{me} Heller est sortie et a ouvert une grande et lourde porte en métal. Puis, nous sommes entrés dans la cour », dit Chuck. Ils ont attendu dans la voiture pendant qu'elle parlait avec les propriétaires du domaine, qui ne s'attendaient pas à sa visite ni à celle de ses passagers, mais qui avaient précédemment dit qu'ils seraient heureux de cacher des aviateurs. Un certain temps s'écoula avant qu'elle ne revînt.

Elle les introduisit dans le salon et les présenta à la maîtresse de maison. M^{me} Heller affirma que, même s'il y avait des soldats allemands qui logeaient au troisième étage, les deux aviateurs pourraient y rester jusqu'à ce que l'on trouve une autre maison en toute sécurité. Les risques encourus ici étaient préférables à celui de continuer à rester à la maison du mineur.

La dame - Chuck et Charley n'ont jamais su son nom - expliqua alors combien sa famille courait un grand danger. Tous les autres membres de la famille étaient allés habiter avec des amis ou des parents résidant dans d'autres villes. Elle dit aussi que cent Allemands ou plus même étaient logés dans une école de la rue. Les soldats qui vivaient dans la maison étaient huit, plus un officier. Cependant, il était possible que les deux aviateurs alliés y restent, parce que l'officier - qui était le seul nazi à jouir du libre usage de l'ensemble de la maison - venait de partir pour l'Allemagne pour un congé de 10 jours.

Les chambres familiales étaient situées au deuxième étage, mais la maîtresse de maison jugeait dangereux pour Charley et Chuck d'emprunter les escaliers où ils pourraient trop facilement rencontrer les Allemands. Elle décida donc que les aviateurs pourraient dormir dans le salon (comme l'officier était parti, personne ne viendrait là jouer du piano) sur un lit qui pourrait être glissé comme une barricade devant la porte de la salle. Pour elle, cet arrangement fonctionnerait bien parce que, chaque nuit, autour de 22 heures, les soldats allemands partaient en patrouille de nuit. Ensuite Charley et Chuck pourraient dormir. La première nuit, le bruit de bottes donna le signal du coucher. Mais il ne fallut pas longtemps avant que Chuck ne se réveille pour entendre Charley ronfler vigoureusement. Le secouant, Chuck l'avertit que cela poserait un problème quand les soldats rentreraient de leur poste à 3 heures du matin. Ils pourraient alors procéder à deux arrestations dans la maison.

Pendant les sept autres nuits, Chuck et la dame ont dû réveiller Charley chaque fois qu'ils pensaient que les Allemands pourraient se promener dans les couloirs.

M^{me} Heller est revenue les voir un jour avant que l'officier allemand ne soit de retour. Elle et son mari devaient les garder chez eux, au-dessus du magasin de photographie parce qu'elle n'avait pas trouvé un nouvel endroit. Comme les deux Américains étaient de nouveau coincés à l'intérieur, ils ont mis au point une série d'exercices pour garder la forme et pour éviter l'ennui.

Pendant les trois dernières semaines de mai, Chuck et Charley ont rencontré quelques-uns des autres aviateurs que les Heller avaient aidés à se cacher. Ils n'apprirent qu'à leur libération qu'il y en avait 21 en tout à la fin de la guerre. La nourriture et les cigarettes étant rares, M^{me} Heller avait développé un réseau dans lequel les habitants des environs en qui on pouvait avoir toute confiance mais qui ne pouvaient pas loger un aviateur, contribuaient à trouver ces denrées rares en donnant des timbres de rationnement à la place.

Chapitre 10

Il suffit de dire ah-h-h

Quand Chuck est tombé de l'arbre après son saut en parachute, il a non seulement été blessé au dos et au pied, mais il a abîmé le plombage d'une dent. Jusque-là, cette dent ne l'avait pas dérangé. Mais maintenant la douleur était constante.

« J'ai essayé de retirer le plomb moi-même, mais mes efforts n'ont fait qu'accentuer la douleur. Charley m'a proposé de le retirer, mais nous ne disposions pas de pince. Il a fallu abandonner cette idée », se rappela Chuck.

Lorsque M^{me} Heller apprit ce problème, elle trouva que la meilleure solution était de consulter un dentiste. Chuck essaya de lui expliquer qu'au cours de cette consultation on s'apercevrait qu'il n'était pas Français. Mais elle lui dit de ne pas s'inquiéter et qu'elle prendrait les dispositions nécessaires. Rien ne se passa pendant quelques jours, puis, pendant l'heure du déjeuner, au début du mois de mai, M^{me} Heller l'a emmené dans le magasin de photographie et l'a présenté à un garçon d'environ 12 ans, qui devrait accompagner Chuck chez le dentiste. On a dit à Chuck qu'il devait se comporter comme s'il était muet. « Quand le dentiste vous demandera : Où avez-vous il mal ?, vous pointerez du doigt la dent infectée, » lui dit-elle.

Chuck et le garçon prirent à pied la direction d'une petite ville pour se rendre directement au cabinet du dentiste. Il n'y avait personne dans la salle d'attente, ce qui était un grand soulagement. Le jeune guide s'assit et ils attendirent tous les deux. Enfin, le dentiste sortit de son cabinet et, ignorant Chuck, s'adressa au garçon. Puis Chuck fut dirigé vers le siège du dentiste.

« Il examina mes dents très soigneusement et porta une attention particulière à la couronne de trois-quarts que mon frère, Harold, dentiste, avait réalisée après que j'aie perdu la plupart de cette dent lors d'un match de football. Pendant tout ce temps, le dentiste tenait une conversation rapide avec mon jeune ami, » dit Chuck. Le dentiste m'a fait une piqûre de Novocaïne et nous avons attendu jusqu'à ce que ma mâchoire soit endormie. Ensuite, avec un instrument qui ressemblait à une pince, il a saisi la dent malade. Il commença par quelques torsions puis par une forte traction et enleva la dent. Il arrêta le saignement avec un tampon et m'indiqua que je pouvais quitter le siège.

A ma connaissance, il n'y eut aucun paiement. Après cela, mon jeune ami et moi prîmes le chemin du retour, en direction de Billy-Montigny.

Qui étaient les Heller ?

En 1936, Louise et Ernest Heller tiennent un studio photo au 111 route Nationale à Billy-Montigny. Leur existence paisible sera perturbée quelques années plus tard par l'annonce de la seconde guerre mondiale, terrible conflit qui emportera la famille d'Ernest. Pour tout le monde, ce couple subit passivement l'occupation allemande. En fait, il en est rien.

Début 1944, Louise commence avec l'aide de son mari à cacher des aviateurs alliés, américains, canadiens, australiens et anglais, au total elle abritera 21 clandestins. Cette dernière est donc en possession d'informations très précieuses qu'elle fournit aux agents de l'Intelligence Service. C'est à la libération que les billysiens vont découvrir le courage de cette femme. A cette époque, elle cache encore 16 aviateurs. Son courage et sa détermination éclatent au grand jour.

En 1956, le couple quitte Billy-Montigny, non sans avoir reçu de multiples distinctions récompensant leurs actes de bravoure. Ils partent en Espagne, à Torremolinos, où ils vivront 26 ans. Ils rejoindront ensuite le Mexique puis l'Australie. Après avoir coulé des jours paisibles, Louise décède en 1998. Deux ans plus tard, Ernest disparaît à l'âge de 101 ans.

Chapitre 11

La libération

Chuck et Charley se cachèrent pour la dernière fois chez M. Caron, un restaurateur de Fouquières, commune située à plusieurs kilomètres au nord-ouest de Billy-Montigny. Il cachait les aviateurs derrière la cuisine, dans une réserve pour stocker les légumes. Les hommes avaient cessé leurs activités d'aide à la Résistance. On ne parlait plus d'amener les aviateurs à pied par les montagnes en Espagne et on savait que ce n'était qu'une question de temps avant que les Alliés n'arrivent.

C'est le 6 juin dernier que l'opération Overlord, avec l'invasion de la Normandie, s'était produite. Ce fut «Le débarquement», qui permit aux Alliés de franchir les lignes allemandes et à partir du 25 juillet, de commencer à reconquérir la France et à avancer en direction de l'Allemagne. Plusieurs facteurs clés ont empêché les Alliés de marcher plus avant : les troupes nazies, bien sûr, les épaisses haies de Normandie créées à l'époque des Romains. De plus un goulot d'étranglement dans la topographie limitait l'espace à 3 et 7 km de large, dans lequel les troupes et les fournitures ne pouvaient se déplacer.

Le 1^{er} août, la 3^e armée des États-Unis sous la direction du général George Patton est devenue opérationnelle. C'est lui qui a dirigé la libération de la France, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Fin août, les Alliés libéraient totalement la France.

Les Heller ont organisé une petite fête le 3 septembre, date qui s'est avérée être celle de la veille de la libération. Ils ont rassemblé les 16 derniers de leurs aviateurs pour une photographie commémorative et ont servi des délices qui étaient presque impossibles à trouver : du filet de bœuf, des champignons et du champagne.

La photographie prise par Ernst Heller est parue dans plusieurs journaux locaux peu de temps après, y compris dans l'édition de la Voix du Nord du 14 septembre 1944. Un compte-rendu des activités de M^{me} Heller est paru dans Nord Éclair, un autre journal local, le 17 septembre 1944.



En haut, (de gauche à droite)

- 1 Dan Murray
- 2 Chris Christoff
- 3
- 4 Pat Brophy
- 5
- 6 Charles Elwell

Au centre

- 7 Cliff Williams
- 8
- 9
- 10 Maurice Dembrose
- 11 Dan Williams
- 12

Au premier rang

- 13 Charles Carlson
- 14 Bill Dubose
- 15 Josephine Heller
- 16 Arnold Morrisson
- 17 John Cullity

« Nos lecteurs ont pu voir, ces derniers jours, une photo de M^{me} Heller entourée par 16 des 21 soldats alliés qu'elle a cachés, logés et nourris pendant la guerre. Les journalistes l'ont rencontrée chez elle à Billy-Montigny, où son mari est photographe.

M^{me} Heller, Viennoise de naissance, est devenue hongroise par son mariage.

En janvier 1944, elle a reçu les deux premiers pilotes anglais. Ils lui étaient confiés par une organisation qui ne pouvait les cacher à leur place. Puis en mars, deux autres sont venus trouver asile chez elle. Ainsi, chaque mois, elle en a logé quelques-uns pour atteindre le nombre impressionnant de 21 en juillet. Au moment de la libération, 16 d'entre eux lui étaient encore confiés, cinq autres ayant rejoint les lignes alliées. Il va sans dire - la sagesse la plus élémentaire l'exigeait - que tous ne demeuraient pas chez elle. Ils étaient abrités dans les communes voisines.

M^{me} Heller ne souhaite pas insister sur les difficultés inhérentes à une telle entreprise. Elle est allée en voiture chercher les aviateurs dans différentes régions où les Allemands grouillaient, jusque dans un rayon de 40 kilomètres. Souvent les aviateurs étaient vêtus de façon rudimentaire. Elle se mettait au travail pour leur fournir suffisamment de vêtements et de fournitures.

Ces temps difficiles ne sont pas encore si éloignés dans notre mémoire pour que nous ne nous souvenions pas des problèmes angoissants qui en découlaient pour tous par la suite. M^{me} Heller s'est appliquée à les résoudre pour que ses « pensionnaires » ne manquent pas d'appétit. C'est grâce à une aide généreuse qu'elle a pu réaliser sa tâche. Ses « clients » devaient s'habituer à un vulgaire tabac gris et même au tabac belge. Ils étaient presque tous des fumeurs enragés et utilisaient une quantité effroyable de tabac. « Mais ils n'en manquaient pas » dit M^{me} Heller en souriant.

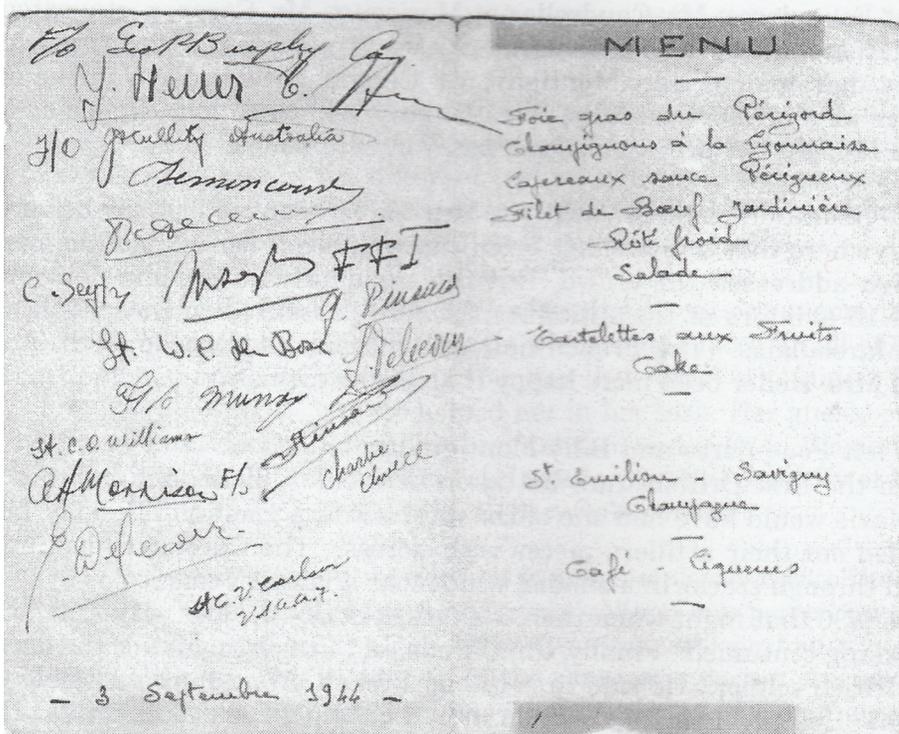
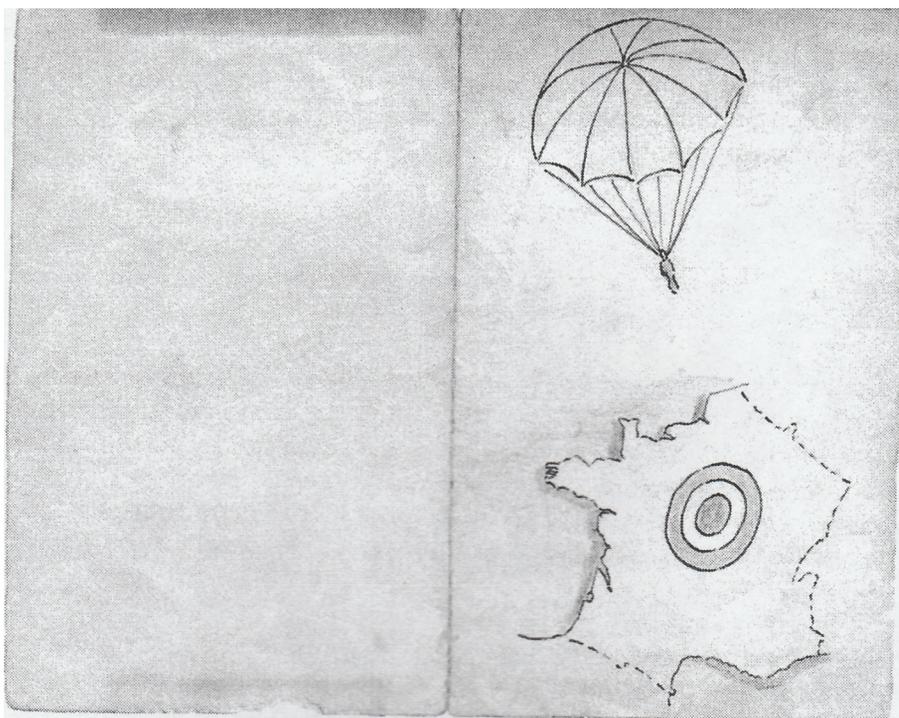
Ces réfugiés ne sortaient que quand il faisait complètement nuit. Les petites indiscretions, si souvent fatales, purent ainsi être évitées. Quand une personne en dehors de la famille apprenait la présence d'un aviateur anglais dans la maison d'un autre, M^{me} Heller le changeait de suite de résidence. En été, M^{me} Heller accompagnée par ses amis réfugiés était précédée par une personne distante de 50 mètres, de sorte que si une patrouille se présentait pour vérifier les papiers, ils avaient le temps de faire demi-tour.

Les maisons qui abritaient ces Anglais étaient toujours rigoureusement fermées. Si quelqu'un frappait, le pilote se cachait sur le sol. Dans la plupart des cas, une solution était prévue. Si l'un ou l'autre était capturé, il avouait qu'il était arrivé dans la nuit et qu'il s'appêtait à se présenter au commandant. Dieu merci, cela ne s'est jamais produit. Grâce aux précautions prises, les gens qui abritaient des Anglais ne se connaissaient pas, ainsi tout allait bien.

Mais cela n'a pas mis fin à l'activité de M^{me} Heller. Elle a aussi contribué à mettre sur pied une organisation forte de 400 FFI de la région. En relation directe avec les agents du Service de renseignement, elle leur donnait souvent des informations sur les dépôts de munitions, les rangées de torpilles, le passage des troupes, les situations d'importance majeure. Son dévouement s'étendait à tous les domaines. C'est ainsi qu'elle s'est tellement démenée qu'elle a réussi à faire parvenir de la nourriture aux prisonniers russes de l'hôpital. Il faudrait un livre pour raconter toute son activité.

Terminons par citer les personnes qui ont le plus aidé M^{me} Heller dans son travail : les deux frères Baudart, qui ont souvent transporté des armes et des aviateurs ; la famille Deconcourt, épiciers de Sallaumines qui abritèrent simultanément neuf aviateurs; M. Laine et M. Langlin à Fouquières; M. Caudrelier avenue de la fosse 3 à Méricourt ; M. Alfred Caron, restaurateur, 2 rue Emile Zola à Fouquières-les-Lens ; M. Merlin de la rue Passerelle; M. Roussel 2 avenue de la Fosse ; M. Perrey, laitier de Billy-Montigny; M. Chopin, brasseur ; M. Vaniskemski, boucher à Méricourt, enfin M^{lle} Eliane Delayence de Noyelles-sous-Lens, qui lui apporta son aide précieuse dans de nombreuses circonstances. Le jour de la libération de Billy-Montigny, M^{me} Heller est allée chercher ses protégés partout où ils se trouvaient.

De la fenêtre de sa maison, le commandant Bastien s'adressa à la foule. Mais les exclamations devinrent délirantes quand les 16 aviateurs de l'armée alliée lui furent présentés. Une vibrante « Marseillaise » éclata. Jamais M^{me} Heller ne fut aussi heureuse qu'à ce moment-là ».



Les Heller et les 16 aviateurs ont signé le menu de la célébration de la libération

Le 4 septembre après-midi, quelques heures avant l'arrivée du premier bataillon de chars britanniques, les Allemands quittèrent Fouquières et Billy-Montigny. Chuck disait qu'on aurait pu penser que les Nazis avaient l'une des armées les plus modernes de cette journée, mais en réalité, ils ont sorti leurs pièces d'artillerie tirées par des chevaux. Les Caron, Chuck et Charley observaient par les fissures d'une fenêtre ombragée les troupes libératrices qui arrivaient.

Il était peut-être 21 h 30 ce soir-là quand on frappa à la porte. Le café était fermé. Les coups continuèrent. Finalement, les Caron dirent à Chuck d'aller ouvrir.

« C'était un soldat britannique. Il dit en très mauvais français : « Est-il possible d'avoir une tasse de thé ? » Diable non, je lui ai dit : « Entrez ! Nous allons vous donner du café ». Il fut très étonné. » dit Chuck.

« Les gars, vous êtes comme des cafards qui sortent de l'armoire », déclara le Britannique. Chuck était le septième aviateur que l'officier avait rencontré en 7 km. L'officier était responsable d'une fourgonnette d'outils et de pièces pour réparer les tanks qui avaient

pris de l'avance. Quand Chuck et Charley lui demandèrent ce qu'ils devraient faire, l'officier leur répondit qu'il informait par radio le quartier général et que, le matin, un camion les ramasserait tous les deux. La même nuit, le major britannique écrivit à son épouse, Ann Saphir, le récit de cette rencontre et lui dit que Chuck était en bonne santé et qu'il allait se mettre en route vers le quartier général pour un débriefing. Elle a transmis alors par câble ces bonnes nouvelles, dès le 9 septembre, à M^{me} Carlson et les confirma par une lettre adressée le même jour.

« Comme il faudra peut-être un certain temps avant que vous ne receviez la confirmation officielle de la même chose, je vous ai envoyé un câble ce matin. En effet, je me rends compte combien vous devez vous